

## LA SIBYLLE DE PIERRE PETIT.

Jackie PIGEAUD\*

À la mémoire de Jean Rojouan, docteur en médecine  
et docteur es lettres, qui aimait tant les *Dialogues*  
*Pythiques* de Plutarque.

J'aimerais prendre comme guide, pour une réflexion sur les *Sibylles*, un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle bien oublié, mais très riche et précieux relais, et le livre qu'il a consacré au sujet : Pierre Petit : *De Sibylla, libri tres*, Lipsiae, apud haeredes Friderici Lankisch, 1686. On peut faire confiance à l'érudition de ce grand ami de Ménage. « Pierre Petit, 1617-1687, philosophe, poète, antiquaire, numismate, précepteur de l'illustre premier président de Lamoignon », dit sobrement la notice du *Dictionnaire des Sciences médicales* de Dechambre. C'est qu'il était, en effet, en même temps médecin. Les historiens de la médecine le connaissent pour son commentaire d'Arétée de Cappadoce. Ses *Commentarii in tres priores Aretaei Cappadocis libros*, Londres, 1726, in 4<sup>o</sup>, ont été publiés par Michel Maittaire, qui les avait trouvés dans les papiers de Graevius (de Greff)<sup>1</sup>. Les commentaires de Petit sur l'œuvre d'Arétée ont une valeur quasi mythique. Ménage en avait fait mention, (*ad Laërtium*, 1692, p. 253). Daniel Leclerc écrit, dans son édition de *L'histoire de la médecine* de 1723, « On parle d'un commentaire de Mr. Petit sur Arétée, mais qui n'a pas encore vu le jour. Peut-être que ce savant homme avait découvert plus de choses, que les Auteurs dont je viens de parler, mais je n'en puis rien dire, n'ayant pas vu son manuscrit, qu'il serait à souhaiter que l'on fit imprimer. » (*Op. cit.*, p. 508). Boerhaave reprend ce commentaire dans son édition d'Arétée<sup>2</sup>. L'excellent éditeur anglais d'Arétée, Francis Adams (London, *Aretaeus*...printed for the Sydenham Society, 1856, p. XVI), ne ménage pas ses éloges: « ...the very important commentaries of Peter Petit, the celebrated Parisian physician, which are about the most ingenious and judicious labours of the kind which have ever been expended on an ancient author. One can scarcely over-rate the benefits which the cause of the Medical Literature owes to Petit, insomuch that it may be doubted if in this line he has any equal, unless, perhaps, Foës, the admirable editor of Hippocrates... ». C'est à Pierre Petit (et à Matth. Sladus) qu'Almeloveen dédie son édition

---

\* Université de Nantes. Institut Universitaire de France

<sup>1</sup> *Hae Petri Petiti animadversiones a doctis hactenus desideratae, frustra quae Parisiis quaesitae, nunc tandem primum ex Graevianis, inter quas diu delituerunt, schedis eruuntur: at nescio quo fato iniquissimo accidit, ut ad nos integrae non pervenerint, & pars illa posterior nondum potuerit reperiri.* (p. III-IV).

<sup>2</sup> Cf. aussi Haller, *Artis Medicae Principes*, Lausanne, 1772, T. V, p. XV.

de Celse, en 1687. Il y a, malheureusement, peu d'études sur ce médecin<sup>3</sup>. Petit laissa de nombreuses œuvres, par exemple, un *Traité historique sur les Amazones, où l'on trouve tout ce que les auteurs, tant anciens que modernes, ont écrit pour ou contre ces Héroïnes, et où l'on apporte quantité de médailles & d'autres monumens anciens, pour prouver qu'elles ont existé*, à Leyde, chez J. A. Langerak, 1718. Le même ouvrage avait paru en latin: *De Amazonibus...*, Amstelodami, 1687, 12°. Mais il a écrit aussi sur la fureur poétique, sur le *népenthès*, sur la nature et les mœurs des anthropophages &c...

Pierre Petit s'intéressa donc à la Sibylle. Pour lui, quoi qu'on en ait dit, il n'y en a jamais eu qu'une, et c'est celle d'Érythrée ; elle s'appelle Hérophile ou Ériphylle (p. 163). On s'intéressait beaucoup aux Sibylles à cette époque. L'enjeu, ce qui peut nous surprendre, est d'ordre théologique. Peut-on, doit-on ranger les Sibylles avec les prophètes de la Bible ? Je citerai simplement le livre du Père Crasset : *Dissertation sur les oracles des Sibylles, augmentée d'une réponse à la critique de Marckius*, par le R. P. I. Crasset, de la Compagnie de Jésus, Paris, Chez Étienne Michallet, 1684<sup>4</sup>. En fait ce livre était dirigé contre le protestant Blondel, et son livre *Des Sibylles célèbres* (Paris, 1649, in 4°). Crasset voulait, à la fois, établir la vérité des *Oracles de Sibylles* touchant les principaux mystères de la religion, et faire la critique de Blondel qui les tient pour faux. Blondel voulait prouver que les oracles qui portent le nom de *Sibylles* sont différents des anciens livres sibyllins qui, pour lui, sont l'œuvre d'imposteurs. Blondel conclut que les Pères de l'Église, en fait, regardaient comme bons tous les moyens qui pouvaient convenir à leur cause.

Crasset (1618-1692), lui, est un jésuite, qui fut, pendant 23 ans, directeur de la congrégation des *Messieurs*. Il reprend la vieille étymologie du mot *sibylle*. Les Sibylles sont des femmes remplies de Dieu ; deux mots grecs « dont l'un signifie conseil et l'autre dieu, Θεοῦ ionien σοῦ & βουλή » (p. 7). C'était déjà l'étymologie de Cicéron, de Varron et de Servius. Bien que païennes, elles ont annoncé la venue du Christ. « Les Sibylles étaient parmi les Gentils, ce que les prophètes étaient parmi les Juifs ». Les païens appelaient les Chrétiens *Sibyllistes*. Voir aussi la version du *Dies irae* :

*Dies irae dies illa lteste David cum Sibylla.*

Il semble à M. Blondel que « c'est chose indigne de la majesté de Dieu, de sa sainteté, & même de sa justice, de se servir de femmes Payennes, qu'il appelle Magiciennes, sorcières, furieuses, emportées, pour révéler aux hommes ce Sacrement de piété, dont parle S. Paul, qui a demeuré secret pendant des siècles éternels, & qu'il se soit expliqué plus nettement par leur bouche que par celle des Prophètes », écrit Crasset (p. 152). En fait, « M. Blondel, ministre protestant, nie les Sibylles pour nier le purgatoire » (p. 29). Crasset s'en prenait encore à Vossius, auteur, lui aussi, d'un livre sur les Sibylles<sup>5</sup>. Si ce grand philologue, en effet, ne contestait point l'ancienneté ni l'authenticité des Livres Sibyllins, il ne voulait point « que ce soient des Sibylles qui ayent composé ces Prophéties; mais des Juifs qui les ayent tirés de la Bible, & qui les ayent fait paraître sous le nom de Sibylles, au temps que Pompée se rendit maître de Jérusalem » (p. 208). Comme le dit Lactance (*Institutions Divines*, IV, 6, 3) « L'existence d'un fils du Dieu suprême, doué de la toute puissance, les paroles des prophètes, dans leur unanimité, la démontrent, mais aussi l'enseignement de Trismégiste et les oracles des Sibylles (*Sibyllarum vaticinia*) »<sup>6</sup>. Ajoutons que Saint Augustin, comme Lactance, croient aux prophéties de la (ou des) Sibylle(s) concernant la venue du Christ (*Cité de Dieu*, XVIII, 23). Et il n'est point le seul des Pères de l'Église.

<sup>3</sup> Noémi Hepp, *Homère en France au XVIIème siècle*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 573-574. Sur Petit anti-cartésien, poète, cf. l'article de Weiss dans *Biographie universelle* de Michaud, Paris, 1823, t. 33, p. 485 ss.

<sup>4</sup> La première édition de la *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, est de 1678. Celle de 1684 est augmentée d'une réfutation de Jean Marck, professeur de théologie à Groningue qui en avait fait la critique.

<sup>5</sup> Cf. bibliographie.

<sup>6</sup>Éd. tr. par P. Monat, Paris, Cerf, 1992.

Le livre de Pierre Petit sort de la théologie pour réfléchir, en somme, sur ce que c'est que prophétiser. On assiste alors à la convergence de son cher médecin Arétée de Cappadoce (*locus insignis*) et de Tertullien *De anima* 53<sup>7</sup>. Il s'agit des prophéties des mourants. C'est ainsi qu'Arétée parle de l'intelligence divinatoire de malades mourant de la *syncope*<sup>8</sup>. Ils peuvent être *des prophètes infailibles*. La question est liée à celle de savoir s'il existe des personnalités plus douées que d'autres pour voir et prophétiser. La sublimité de l'esprit est requise (p. 62). La maladie peut la fournir. On ne sera donc point étonné, non plus, de trouver cité Aristote (p. 70) et son traité *De divinatione per insomnia*. C'est qu'il pose la question importante, aussi bien pour la mantique que pour l'inspiration poétique, de ce qu'on peut appeler le « n'importe qui ». J'en ai déjà beaucoup parlé, et surtout dans mon livre « La vérité des songes »<sup>9</sup>. Dieu, ou la Muse, peut-il choisir n'importe qui, fût-ce un benêt ou un mourant, pour écrire un poème sublime ou révéler l'avenir ?

Pour Petit, il y a peu de chance que la Sibylle ait prédit la venue du Christ. « Il ne me paraît pas très vraisemblable qu'une femme grecque, élevée depuis l'enfance dans la religion des Gentils, dévouée et consacrée aux mauvais génies et aux lémures, [...] ait été choisie par Dieu très bon, très grand, pour lui ouvrir tous les secrets de la divinité et ses mystères, et lui donner autant de lumière qu'à aucun des saints prophètes ». « *Même si, dit-on, Dieu inspire qui il veut* » (p. 392). On concédera que cette réserve est importante pour la question du « n'importe qui »<sup>10</sup>.

### La mélancolie.

On serait bien étonné de ne pas la retrouver celle-là, dans un tel problème. Il y a, dit Petit (p. 75), un tempérament de la Sibylle. C'est de toute évidence au mélancolique que fait penser tout prophète. Immédiatement arrive le *Problème XXX*, où Aristote parle des Sibylles et des Bacis et de tous ceux qui sont *entheoi*, pleins de Dieu. « Beaucoup, pour la raison que la chaleur se trouve proche de la pensée, sont saisis des maladies de la folie ou de l'enthousiasme. C'est ce qui explique les Sibylles, les Bacis, et tous ceux qui sont inspirés » (954a). Les mélancoliques aiment l'éloignement d'avec leurs semblables, l'*apanthropia* comme dit Petit, reprenant là un mot de Philon dans la *Vie de Moïse*<sup>11</sup>. Ils hantent les lieux solitaires. C'est le cas, justement, de Moïse. Comme le mélancolique d'Aristote, d'ailleurs, il a des problèmes d'élocution (p. 78). Petit renvoie à Philon d'Alexandrie et à son *De vita Mosis*. C'est ce que Moïse dit à Dieu. « Je ne suis pas éloquent ». Il souffre d'« ischnophonie », c'est-à-dire d'hésitation dans l'élocution, de ralentis dans l'expression, de bégayement, défauts qu'Aristote attribue au mélancolique dans ses *Problèmes*. C'est que celui-là court après la *phantasia*.<sup>12</sup> La Sibylle et Bacis sont, de toute évidence, mélancoliques (p. 81). La Sibylle n'a pas, par prérogative, une intelligence plus féconde ni un esprit plus élevé ; elle possède plutôt un tempérament, un *habitus* (p.82).

<sup>7</sup>P. 39. Cf. Tertullien, *De anima*, mit Einleitung, Übersetzung und Kommentar, J. H. Waszink, Paris/Amsterdam, 1933, p. 178.

<sup>8</sup> *Maladies Aiguës*, II, 3. On pourra se reporter maintenant à la traduction de M. Grmek, *Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques*, Genève, Droz, 2000.

<sup>9</sup> Aristote, *La vérité des songes*, traduit et présenté par Jackie Pigeaud, Paris, Payot-Rivages, 1995, p. 13ss.

<sup>10</sup> Il faut ajouter, comme le suggère Petit, les paroles du Christ : « Je me confie à toi, Père, parce que tu as caché cela aux sages et l'as révélé aux petits » (p.90).

<sup>11</sup> Ce n'est pas un terme aristotélicien. Mais on le trouve dans les *Prénotions coaques* du *Corpus hippocratique* (472, 2). On le trouve chez Philon, comme nous l'avons vu ; chez Diodore et Lucien. Mais c'est un terme aimé des Pères de l'Église. On le rencontre chez Origène et c'est un mot qu'aime beaucoup Jean Chrysostome.

<sup>12</sup> Le prophète Élie était aussi, sans aucun doute, mélancolique, lui qui parcourait les montagnes (*oribasies*). Le terme est utilisé par Petit, p. 80.

### La *vacatio*.

Petit insiste sur le rôle des profondeurs et de l'obscurité. Les cavernes et grottes souterraines peuvent aider l'âme à de profondes méditations. Même chose pour la solitude, le silence et les ténèbres. Les forêts sont favorables aux méditations (p.107). Marsile Ficin ajoute l'admiration que suscitent ces lieux (*Theologia Platonis* lib. 13). Ils favorisent en effet la *vacatio*, dont Ficin distingue sept genres. Par ce nom il entend l'abstraction des sens et des choses corporelles.

C'est par cette disposition que, pour Apulée, les enfants sont plus aptes à la divination que les adultes. Ils sont rapidement détournés du présent, et il suffit de peu pour que cela laisse la scène vide, disponible aux phantasmes, si je puis dire. Dans les témoignages sur la prophétie, Petit n'oublie pas, comme on voit, l'*Apologie* d'Apulée<sup>13</sup>.

Le texte de Pontano (*Préface du livre 9 du De rebus caelestibus*), qu'il cite (p. 111) est magnifique. La bile noire, qu'il pense être le brandon (*fomes*) du génie, doit être comparée non au vin, comme le fait Aristote, mais à la terre, dit Pontano. « De même que la terre par sa chaleur nourrit les germes et donne vie aux semences, ainsi la bile noire fait pulluler les germes des simulacres et des pensées (*cogitatio*). La bile noire est parente (*cognatio*) de la terre. Il n'est donc pas invraisemblable que les sources terrestres qui s'élèvent des cavernes, s'insinuent dans l'esprit... ». Démocrite se réfugiait auprès des monuments aux morts ou des hypogées pour travailler de nuit. Thucydide se retira en Thrace dans une forêt pour écrire son *Histoire*, continue Petit, et Euripide dans une caverne funèbre et horrible, pour écrire ses tragédies (cf. Aulu Gelle, 15, 20).

Le fait qu'elle vit dans une caverne obscure peut favoriser la longévité de la Sibylle. Quant à la solitude... Personne ne peut vivre dans la solitude s'il n'a pour elle une aptitude (Petit, p. 146). Il y faut un *habitus* du corps et de l'âme. *Habitus* vaut *aptitudo*. Ce mot n'est pas cicéronien, dit Petit, mais il est nécessaire. Agostino Nifo a écrit un livre intéressant : *De iis qui apte in solitudine vivere possunt*. Socrate était, comme dit Nifo, *mente solitarius, corpore civilis* (p. 150). Certains, grâce à leur *idiosyncrasie*, selon le terme de Galien (I, *Ad Glauconem*), peuvent vivre de manière indépendante. Il existe aussi une solitude sauvage. Il y a des êtres qui naissent *inhumanos*, ἀπανθρώπους et misanthropes, comme les Cyclopes d'Homère.

### La chasteté.

Quelques mots de la chasteté. La Sibylle est vierge. Cela peut contribuer à expliquer ses fureurs. Hippocrate et Aristote en témoignent (p. 128). L'exemple est toujours celui de *Maladies des jeunes filles*, du *Corpus hippocratique*, utile même si la Sibylle a été jeune dans un lointain passé<sup>14</sup>.

C'est, pour Petit, l'occasion d'évoquer certaines vierges sauvages, comme Atalante, la vierge farouche des cavernes, des forêts et des monts, si bien peinte par Élien (*Var. Hist.* XIII, 1). Et il y a la Camilla de Virgile :

*Turnus ad haec oculos horrenda in virgine fixus... Aen, XI, 507.*

Turnus, à ces mots, les yeux fixés sur l'effrayante vierge..., traduit J. Perret<sup>15</sup>.

Cette épithète est le voile de Timanthe<sup>16</sup>..., dit très joliment Petit ; *horrenda*, « horrible ! ». Car, écrit-il, plus de choses s'offrent, en effet, à l'esprit que le Poète n'aurait

<sup>13</sup> On pourra lire ma Préface à cette œuvre : Apulée, *Apologie*, Classiques en poche, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

<sup>14</sup> L'histoire de la Sibylle, son refus de l'amour d'Apollon qui aurait pu lui procurer une jeunesse éternelle, est racontée par Ovide, *Met.* 14, 101 ss.

<sup>15</sup> Paris, CUF, 1980.

<sup>16</sup> Il s'agit du tissu dont le peintre recouvrit le visage d'Agamemnon, dans l'impossibilité de représenter la douleur du père devant le sacrifice de sa fille.

pu exprimer par aucun mot. Naturellement, et je profite de l'occasion pour le préciser, honneur est fait ailleurs, dans son livre, à Virgile et à l'épisode de la Sibylle dans l'Énéide.

La Sibylle, de son aveu même, se situe entre le divin et l'humain, dit Petit (p. 235). Elle fait donc partie des démons ; elle est de l'ordre, pourrait-on dire, du démonique (cf. Platon, *Banquet*, *ibid.*, p. 244).

### Les procédés de la divination. La Sibylle et la Pythie.

Sibylle et Pythie sont souvent comparées, associées, voire confondues parfois. Pourtant *le mode de divination n'est pas le même chez la Sibylle et la Pythie* (p.270). La Sibylle avait une faculté universelle de prédire qui n'était pas liée à un lieu ni à un moment précis (p. 271).

La Sibylle est-elle d'abord une voix, d'abord un livre, ou tout du moins un texte écrit ? Question de fait, question de droit. Pour Petit, « il n'est pas vrai que la Sibylle se soit contentée de proclamer et qu'elle n'ait pas écrit » (p. 369 ss.). Elle écrivait même de sa propre main, se distinguant en cela de la Pythie delphique. Celle-là est inculte et a besoin de greffiers. La Sibylle, elle, se retire au calme quand elle se sent inspirée par le dieu, et se dispose pour écrire des oracles sous l'impulsion de ce dernier (371).

« Elle a trois façons de prédire le futur : ou bien la voix, ou l'écrit, ou les signes, c'est-à-dire de ces marques comme on voit sur un obélisque à Rome ; ou encore, comme d'autres disent, par des marques (*notae*) de lettres, comme de signifier quelque chose au moyen d'une lettre. Mais Varron témoigne que la Sibylle écrivait ordinairement sur des feuilles de palmier. C'est ce qu'écrit Servius commentant *Énéide*, 3, 444 : *Fata canit foliisque notas et nomina mandat* ».

S'agirait-il de hiéroglyphes ? Pour Petit, il y a quelque doute que la Sibylle parlât égyptien. Quant aux notes, il s'agirait de *tachygraphie*, comme sont les notes tyroniennes.

Cicéron en son traité *De divinatione* I, 79 (cité par Petit p. 11), écrit : *Nam terrae vis Pythiam incitabat, naturae Sibyllam*<sup>17</sup>. « La puissance de la terre excitait la Pythie, celle de la nature la Sibylle ».

On comprend bien, et les récits de Plutarque, de Strabon, entre autres, nous l'expliquent, qu'on pût croire à une exhalaison venue des profondeurs de la terre et qui mettait la Pythie en transe. Mais quel sens faut-il donner à *natura* ? Il s'agit, sans doute, de la nature, c'est-à-dire du tempérament, de *l'habitus* de la Sibylle.

On a déjà souvent évoqué ici les Livres sibyllins<sup>18</sup>. Je ne reviens pas sur l'histoire de ces écrits qui contiennent les révélations, les *vaticinations* de la Sibylle (*Multa ex Sibyllinis vaticinationibus*, dit Cicéron, *De natura deorum*, 2, 10). Ces livres sont consultés par un collège d'*interprètes*, passé de 2 à 10<sup>19</sup>. Ils sont appelés *interprètes*, à la fois parce qu'ils traduisent les vers de la Sibylle du grec en latin, et parce qu'ils aident à la détermination de leur sens. La question de l'interprétation implique deux risques d'erreurs : la traduction du grec en latin et l'interprétation. On le voit dans le texte de Saint Augustin (*Cité de Dieu* XVIII 23) : « Assurément la Sibylle d'Érythrée a composé sur le Christ des prophéties manifestes. Nous les avons d'abord lues en latin, en vers boiteux et d'une mauvaise latinité dus à l'incompétence de je ne sais quel traducteur »<sup>20</sup>. Le simple passage du grec en latin dissimule d'ailleurs le « poisson », c'est-à-dire le grec ἰχθῦς, i. e. Ἰησοῦς Χριστὸς θεοῦ υἱὸς σωτήρ = Jésus-Christ fils de Dieu Sauveur.

<sup>17</sup> Cf. Stanley Pease, *op. cit.*, p. 232, et sa note 2, p. 160.

<sup>18</sup> Cf. par ex. Cicero, *In Verrem*, actio 2, book 4, section 108 ; Diodore évoque les livres sibyllins, *Bibliotheca historica* (lib. 21-40), 34/35, 10, 1, 2

<sup>19</sup> Cf. la note de Stanley Pease, *ad loc.*

<sup>20</sup> Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Œuvres II, Paris, NRF, Pléiade, 2000, p. 790.

## L'écrit ou la voix ?

Qu'est ce qui se passe avec la Sibylle qui serait différent du cas de la Pythie ? Quel est le rôle de la voix et de l'écrit chez ces deux devineresses ? C'est une question très complexe. Disons tout de suite que selon nous la voix, chez la Sibylle est essentielle, fondatrice, première en droit, si l'on peut dire.

### De quelques textes et de leur interprétation.

Il faut d'abord remonter à Héraclite, le premier, du moins dans les textes qui nous sont parvenus, à parler de la Sibylle.

Plutarque, *De Pythiae oraculis* (397, A).

Σίβυλλα δὲ μαινομένῳ στόματι καθ' Ἡράκλειτον ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ ἀμύριστα φθεγγομένη χιλίων ἐτῶν ἐξικνεῖται τῇ φωνῇ διὰ τὸν θεόν (fr. 92 DK).

Et la Sibylle de sa bouche folle, selon Héraclite, prononçant des paroles sans sourire, sans ornement, sans fard *et sa voix parvient au-delà de mille années grâce au dieu.*

Faudrait-il arrêter, comme le veut Diels, la citation d'Héraclite après « sans fard » ? Il n'y a pas davantage de raison pour supprimer ou maintenir.

On ferait peut-être mieux de noter quelques aspects, dans ce texte originel. On trouve la folie et la voix. φθέγγομαι c'est émettre un son, une voix<sup>21</sup>.

Le témoignage de Diodore, quoique tardif, est très intéressant. L'histoire qu'il raconte est longue ; je vais vite. Les Thébains consultent le devin Tirésias, qui leur conseille de fuir la cité. Pendant ce temps, les Épigones s'en emparent et font prisonnière la fille de Tirésias, qui avait le talent prophétique de son père ; à Delphes elle développa la technique au plus haut degré. Elle excellait dans la composition des réponses oraculaires. On dit qu'Homère lui emprunta des vers. « Et comme elle était elle-même possédée de la divinité, souvent, et qu'elle rendait des oracles, on dit qu'on l'appelait aussi Sibylle, car être possédée du dieu *selon la langue* se dit "sibylliser" » (*Bibliotheca historica* 4, 66, 6, 9).

ἐνθεαζούσης δ' αὐτῆς πολλάκις καὶ χρησμοὺς ἀποφαινομένης, φασὶν ἐπικληθῆναι Σίβυλλαν· τὸ γὰρ ἐνθεάζειν κατὰ γλῶτταν ὑπάρχειν σιβυλλαίνειν.

Comment faut-il comprendre *κατὰ γλῶτταν* ? Je traduirais volontiers, simplement : « Car prophétiser *par la parole*, c'est sibylliser ».

Le traducteur de l'édition Didot (Paris, 1855) comprend : « *Numine enim afflari, quadam Graecorum dialecto σιβυλλαίνειν, i. e. Sibyllam agere, dicitur* ». « Recevoir l'inspiration d'un dieu, *selon un mot grec*, σιβυλλαίνειν, c'est-à-dire *faire la Sibylle* ».

Oldfather comprend : « And since she was often like one inspired when she delivered oracles, they say that she was also called Sibylla, for to be inspired in *one's tongue* is expressed by the word *sibyllainein* ». (C. H. Oldfather, Loeb Classical Library).

Je crois qu'il s'agit non pas de la langue métaphorique, le grec ou quelque langue que ce soit, mais de l'organe de la parole. La Sibylle parle. Voyons encore ce passage de Plutarque, (*Vie de Thésée*, 24, 6), à propos d'un oracle de Delphes, réclamé par Thésée et confirmé par la Sibylle :

<sup>21</sup> À partir de la langue (Pindare) ; au travers ou grâce à la bouche (Platon, *Sophiste* 238b).

τοῦτο δὲ καὶ Σιβύλλαν ὕστερον πρὸς τὴν πόλιν ἱστοροῦσιν,  
ἀναφθεγμαμένην.

« Certains racontent que la Sibylle a prophétisé cela aussi pour la cité, en proférant ces mots :

Le cuir enflé flotte bien sur la mer

Mais il ne peut au-dedans abîmer ». (tr. Amyot pour ces deux vers).

Théon<sup>22</sup> dit : « Ce n'est pas au dieu, mais à la femme, qu'appartiennent la voix (ὁ φθόγγος), les sons, les expressions, le mètre ; ἀποστοματίσαι, c'est faire sortir de sa bouche ; ἀναφθέγομαι, c'est donner de la voix.

Il faut lire aussi Ovide (*Métamorphoses*, XIV, 152-153). C'est la Sibylle qui parle :

...nullique videnda,

voce tamen noscar ; vocem mihi fata relinquunt.

« Quand je serai invisible à tous, je serai pourtant reconnue par ma voix ; les destins me laisseront la voix ».

### La folie de la Sibylle.

Nous avons vu Héraclite évoquer la bouche « folle ». Cicéron parle aussi de fureur (*De Divinatione*, I, 34) :

N'usent en revanche pas d'une technique, ceux qui pressentent l'avenir non pas à la suite d'un raisonnement ou d'une conjecture, après avoir observé et noté des signes, mais à la suite d'un certain ébranlement de leur âme ou d'un mouvement libre et sans entrave (*concitacione quadam animi, aut soluto liberoque motu*) ce qui arrive souvent à ceux qui rêvent et parfois à ceux qui vaticinent dans un délire furieux, comme Bacis le Béotien, comme Épiménide de Crète et la Sibylle d'Érythrée<sup>23</sup>.

Qui est Bacis (ou Bakis) ? Simple nom propre à l'origine, comme pour la Sibylle ? Rhode pense que c'est plutôt un nom générique. Le plus connu des Bakis est le béotien<sup>24</sup>. Son pouvoir prophétique était clairement associé, dit Stanley Pease, à la *nympholepsie*<sup>25</sup>. « Ce qui est hors de doute, c'est que Bakis passait, plus particulièrement que tout autre chresmologue, pour "possédé des nymphes" », dit Pausanias (X, 32, 7).

Cette nympholepsie m'a toujours beaucoup intéressé. Dans *Phèdre* (238d), Socrate dit se sentir *pris par les nymphes*. C'est la *nympholepsie*, au sens métaphorique. À propos de la *nympholepsie*, il suffit d'évoquer l'histoire difficile du terme *lymphatus*, qui désigne une façon d'être fou. *Lymphatus* renvoie ordinairement à une terreur panique, irrationnelle<sup>26</sup>.

Nous avons déjà rencontré le *Pb. XXX* du Pseudo-Aristote, où la Sibylle est rangée parmi les mélancoliques (*Pb. XXX*, 954 a). « Beaucoup, pour la raison que la chaleur se trouve proche du lieu de la pensée, sont saisis des maladies de la folie ou de

<sup>22</sup> Théon est le maître du dialogue ; peut-être le représentant de Plutarque.

<sup>23</sup> Cicéron, *La divination*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, tr. de Freyburger et Scheid.

<sup>24</sup> Rhode, *Psyché*, p. 315. n. 1.

« Les Anciens savaient très bien que Bakis et Sibylla étaient au fond des termes désignant les chresmodoi inspirés ». (Sibylla est la *parónumia* d'Hérophile, comme Bakis est un *epitheton* de Pisistrate).

<sup>25</sup> Cf. Bouché-Leclerc, p. 105-106 (cf. bibliographie). Dans sa note à Cicéron, *De divinatione*, I, 80, Stanley Pease cite Varron, *L.L.* 7, 87, qui dit ...*lymphata dicta a lymphā; < lymphā > a Numpha...* in *Graecia commota mente quos νυμφολήπτους appellant, ab eo lymphatos dixerunt nostri...*

<sup>26</sup> Ainsi Sénèque écrit-il : *nulli itaque tam perniciosi...quam lymphatici metus sunt.* : « C'est pourquoi, parmi les diverses formes de la peur, il n'en est pas d'aussi pernicieuses, d'aussi incoercibles, que les peurs 'paniques' » (*Epist.* 13, 9).

l'enthousiasme. Ce qui explique les Sibylles, les Bacis, et tous ceux qui sont inspirés, quand ils le deviennent non par maladies mais par le mélange de leur nature ».

### La Sibylle parle en vers.

La Sibylle s'exprimerait en vers. En témoigne, entre autres, Cicéron : *furoris divinationem Sibyllinis maxime versibus* (*De Divinatione*, 1, 4) ; *Sibyllae versibus* (*ibid*, I, 97).

Ces vers, comme on le voit, sont liés, par certains, à la folie. *Sibyllae versus observamus, quos illa furens fudisse dicitur ...* (Cicéron, *ibid*, 110). Mais est-ce si évident ? Ils sont, disent d'autres, issus d'un esprit vigilant plutôt que fou. En témoignent les acrostiches. *Id certe magis est attentum animi quam furentis* (Cicéron, *ibid*, 112, 1). C'est là le fait d'un écrivain qui n'est point fou, qui exerce toute son attention. *Hoc scriptoris est, non furentis, adhibentis diligentiam, non insani* (*ibid*).

La Sibylle fait des vers ; ce qui se dit chanter. Car la Sibylle est dite chanter. Comme l'écrit Servius : *carmina virgo*, 3 445 : *quia eius responsa versibus scribebantur*.

Et je ne souffrirai pas, dit Varron, que la Sibylle ait chanté des prophéties qui fussent utiles à l'humanité non seulement quand elle vivait, mais encore quand elle eut disparu, et même à des gens qu'elle ne connaissait pas du tout, elle dont les livres, tant d'années après, sont l'objet de consultations officielles et régulières, toutes les fois que nous avons à faire à la suite d'un prodige quelconque, tandis que moi, même vivant, je ne ferais pas ce qui peut rendre service à ma famille ! Tr. Heurgon<sup>27</sup>.

### Les ventriloques.

Nous parlions de la voix, et de son importance. Il serait bon d'évoquer les ventriloques, ou *engastrimythoi*. Cette espèce de devins est très intéressante. Qu'est-ce que ce phénomène, qui intrigue encore à la fin du XVIII<sup>e</sup> et même au début du XIX<sup>e</sup>, au point qu'on en discute dans les écrits des médecins.

Dans le tome I des *Mémoires de la Société Médicale d'Émulation*, le médecin Portal rapporte qu'il soigne une femme particulièrement maigre, et qui produit des sons bizarres<sup>28</sup>, tels qu'ils effraient les paroissiens, et que le curé interdit l'entrée de son église. Portal dit qu'elle pousse des aboiements ou des hululements « comme il arrive dans ceux qui affectés de la rage, rendent quelquefois des sons si extraordinaires, qu'on les a comparés à la voix de plusieurs animaux ; ce qui a fait donner alors à cette maladie le nom de *lycanthropie* ou *cynanthropie* ». Il soigne la femme et la guérit par l'*hypecahuana* (entre autres remèdes). Nous touchons là à ce que j'appellerais volontiers le diabolisme de la voix. Ce serait une longue histoire, qui intéresse encore le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>. Portal donne une explication toute mécanique à cette maladie. Mais on voit bien comment, entre autres phénomènes, la voix, les changements de la voix, ont pu surprendre et inquiéter. Chez Chrysippe le Stoïcien, ou chez le médecin Bichat (le rapprochement d'ailleurs n'est pas si formel qu'on le pourrait croire), la voix fait communiquer l'intérieur et l'extérieur, le viscère et le *logos*<sup>30</sup>. Je pense aussi à ces voix troublantes, qui viennent du ventre et comme du tréfonds de la terre, celles qui prophétisent, celles des *ἐγγαστρίμυθοι*. Sous le nom d'*engastrimysme*, un long article du *Dictionnaire des Sciences Médicales*, Paris, Panckoucke 1815, vol. 12, p. 304-318, par Fournier. « Le mot *engastrimysme* a été imaginé pour exprimer une manière de parler, dans laquelle la voix semble sortir de

<sup>27</sup> Varron, *Économie rurale*, Paris, CUF, 1978.

<sup>28</sup> A. Portal, *Observations sur quelques maladies de la voix*, Paris, An VI-1798, p. 80 ss.

<sup>29</sup> Cf. par ex. L. F. Calmeil, *De la folie*, Paris, 1845.

<sup>30</sup> On pourra se reporter à mon article, *La physionomie de la voix*, Colloque de Cerisy 2002, in « Le visage et la voix », Explorations psychanalytiques, sous la direction d'Annie Gutmann et Pierre Sullivan, Cerisy, Editions in Press, 2004, p. 131-150.

l'estomac ou du ventre, et paraît même s'articuler dans ces cavités. » On sait maintenant par quel mécanisme, dit l'auteur, ce phénomène se produit. C'est un mot devenu ridicule et qu'il conviendrait de remplacer<sup>31</sup>.

Certes. Mais est-ce bien suffisant ? On traduit par *ventriloque*, ce qui risque de transformer le mage en vedette de music-hall. Ce sont ceux ou celles dont la parole vient directement du ventre. On les trouve encore évoqués, avec les mages, chez les Pères de l'Église, Athanase, Basile, Clément d'Alexandrie, chez Eusèbe, Jean Chrysostome ; chez Flavius Joseph, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Origène. « J'aimerais en savoir plus long sur ces *parleurs du ventre* », écrit Dodds<sup>32</sup>, et j'avoue que moi aussi.

On renvoie, bien sûr, depuis toujours, depuis Galien entre autres, à « la femme de Polémarque », dont le *Corpus hippocratique* décrit l'histoire (*Épid.* V, 63, 6) : « elle reprenait sa respiration comme, au sortir d'une plongée, on reprend sa respiration ; et de sa poitrine elle faisait sortir un bruit sourd *comme les femmes appelées ventriloques* »<sup>33</sup>. Ces femmes étaient des pythonisses qui prophétisaient d'une voix rauque. Érotien parle des *eggastrimythoi*, femmes qu'on appelle pythonisses, c'est-à-dire inspirées d'Apollon Pythien. Dodds compare ces femmes aux mediums « spirites modernes ». Plutarque signale que la Pythie en transe change de voix.

La voix du ventre, la voix des profondeurs chtoniennes, est aussi ce qui nous unit le plus spontanément à l'animal.

Dans le cas de la femme de Polémarque, écrit Foës dans son *Œconomia*, il s'agit d'une femme angineuse, qui produit un bruit venu du fond de la poitrine, d'un souffle mêlé aux crachats épais et gluants, son qui ressemble à celui que produisent d'ordinaire les femmes devineresses ou possédées. *Sunt autem eggastrimythoi mulieres vaticinantes ac divinatrices, quae demonem ex quo responsa ferunt, ventre conceperunt, quasi ventriloquae.* « Sont *eggastrimythoi* les femmes qui vaticinent [...], qui ont reçu dans le ventre le démon dont elles rapportent les réponses... ». Ainsi la Pythie, sur son trépied, recevait-elle le souffle, entre les jambes, qui la pénétrait. Tertullien (*gravis author*), continue Foës, parle de femmes qui émettaient des paroles fatidiques avec leur sexe. Mais cette dernière assertion tient effectivement aux auteurs chrétiens, à Origène aussi, à Chrysostome et d'autres, comme le montre Van Dale (cf. *bibliographie*).

Mais les hommes peuvent être aussi « ventriloques », comme cet Euryclès dont parlent Aristophane (*Guêpes*, 1019) et Platon (*Sophiste*, 252c). Comme l'explique la scholie du vers d'Aristophane, le devin dialogue avec un démon qui se trouve dans son ventre. Ce qui parle, *ce avec qui l'on parle*, est un autre *objectivé*, si l'on me permet l'expression.

C'est peut-être parce qu'elle est liée intimement à ce qu'il y a d'animal en nous que la voix est spontanément ingénue et sincère. C'est dans cette dialectique de l'intérieur et de l'extérieur, du viscère et de l'expression, de l'animal en nous et de l'humain social, que se déploie l'interprétation de la voix. Elle peut « objectivement, si l'on peut dire, révéler un tempérament ». Voyez ce qu'écrit Moreau de la Sarthe<sup>34</sup>, à propos des différentes altérations de la voix prises en considération par les anciens. « Il y a même certaines physionomies de voix que l'on a désignées par des expressions particulières, et qui correspondent directement à diverses altérations morbifiques, ou à des différences de tempéraments qu'ils font reconnaître ». La voix peut aussi bien révéler la singularité d'une personne. Bichat la place à côté du geste.

Nous avons récolté plus de problèmes que de solutions. On pourrait se demander s'il était bien utile de faire un détour par le XVII<sup>e</sup> siècle et Pierre Petit. C'est une méthode qui

<sup>31</sup> Mais, comme d'habitude en ce temps-là, Fournier ne manque pas de faire l'histoire du mot et de donner une bibliographie.

<sup>32</sup> *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Aubier, 1965, p. 78.

<sup>33</sup> Tr. Jouanna in Hippocrate t. IV, 3e partie, *Épidémies V et VII*. Texte établi et traduit par J. Jouanna; annoté par J. Jouanna et M. Grmek, Paris, CUF, 2000. Jouanna renvoie à E.R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, 1977, p. 78-79.

<sup>34</sup> *Pysiognomonie médicale*, t. 8, p. 246

me plaît bien, celle des relais. D'autre part, j'aime bien ces médecins qui font des dossiers philologiques. Je comparerai le livre de Petit, *mutatis mutandis*, avec le *Démon de Socrate* de Lélut, au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas facile de dégager le portrait originel de la Sibylle. Il est sans cesse brouillé par des confusions. Par exemple, comme le disent Servius et la *Souda*, *Sibylle* signifie *devineresse* et qualifie toutes les femmes « fatidiques ». Il y a aussi, et plus difficile à résoudre, la confusion entre la Sibylle et la Pythie. L'une appelle l'autre, en quelque sorte. On le voit, dans le passage que nous avons cité, où Plutarque cite Héraclite « De sa bouche folle la Sibylle etc... ».

Tout de suite arrive la Pythie. Oui, mais juste avant nous trouvons Sappho. « Ne vois-tu pas, dit-il, quelle grâce ont les chants de Sappho qui charment et enchantent ceux qui les entendent... ? ». Sappho, la Sibylle, la Pythie, Héraclite, l'autre fragment de ce dernier qui dit du Maître de l'oracle de Delphes *qu'il ne dit pas* (expressément), *qu'il ne cache pas* (systématiquement), *mais qu'il donne des signes*. Que de nœuds, que d'énigmes, mais que de richesses ! L'épuisement et la mauvaise qualité des vers issus de Delphes, pose, dans le traité de Plutarque (*De defectu oraculorum*), des questions qui intéressent la poétique. Nous savons que ce n'est pas la Pythie qui écrit les vers. On peut supposer alors que c'est le métier qui se perd. Faut-il distinguer, en poésie, le temps de l'inspiration de celui de la technique ? Superbe question que nous ne faisons que poser ici. Il y a d'autres nœuds, dans cette présentation de la Sibylle : le mélancolique d'Aristote, l'explication physiologique, le tempérament. Mais nous savons que ce tempérament est lié à la figure de la métaphore. La Sibylle est, dans le *Problème XXX*, citée, avec Bacis. Intéressante aussi sa relation avec la nature obscure, les cavernes et l'ombre. La caverne semble être l'*analogon* de l'intérieur viscéral. La voix de la Pythie, nous l'avons vu, est éternelle. « C'est sur ce rocher, dit-on, que s'était assise la première Sibylle, venue de l'Hélicon où elle était nourrie par les Muses... ». Sarapion rappelle les vers où elle a proclamé que même morte elle ne cesserait pas la mantique ; elle passerait dans la lune pour s'identifier avec le « visage » qu'on y voit ; « son souffle, mêlé à l'air, et sans cesse errant dans le monde, produirait les voix et les présages, son corps enfin, décomposé dans la terre, ferait pousser l'herbe et les plantes, nourriture des animaux sacrés, dont les entrailles, avec leurs couleurs, leurs formes et leurs qualités diverses, manifesteraient l'avenir aux hommes » (*De Pythiae oraculis*, 398C, tr. Flacelière). Quand la mort a fait son œuvre de pourrissement, l'origine de la voix s'est mêlée à la nature pour prophétiser dans les entrailles séparées, tandis que subsiste, seule, la voix.

Il ne faut évidemment pas oublier ce que j'appellerai le roman des *Livres Sibyllins*. Celui-là aussi connaîtra un grand succès et une rêverie spécifique, comme ces *Entretiens* l'ont bien montré. Mais je crains que cette histoire sibyllique, considérable et passionnante, n'étouffe la voix éternelle de la Sibylle que j'ai cherché à entendre, grondement sourd et source, origine caverneuse de l'inspiration.